

NOTICE SUR LES AIT BAMRANE

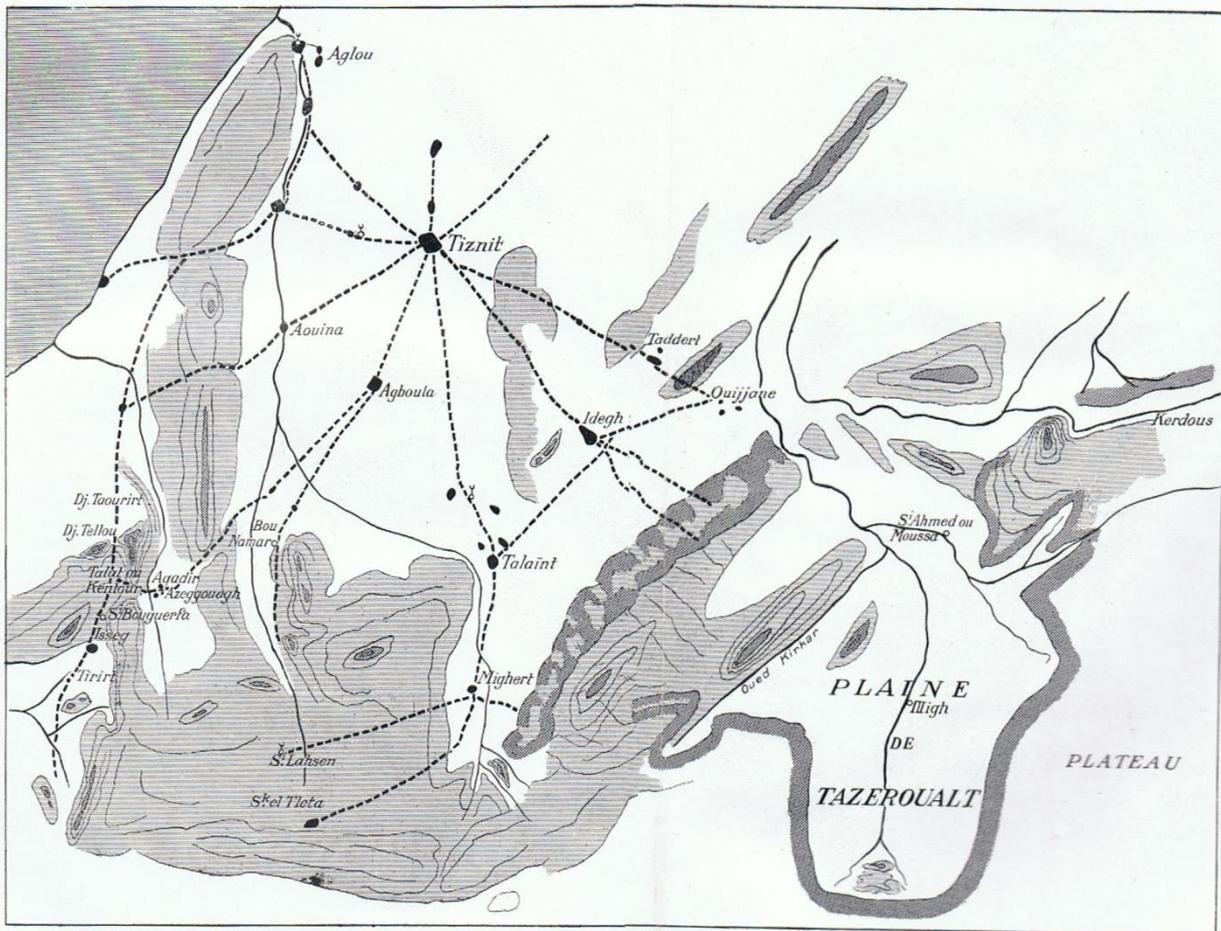
L'Anti-Atlas marocain, au sud de Tiznit, est encore aujourd'hui pays dissident. Dissidents qui, à la vérité, peuplent nos usines et nos chantiers, en France et au Maroc, qui ont des relations avec nous ; dont l'attitude vis-à-vis de nous est presque entièrement passive depuis nombre d'années. Mais dissidents tout de même, puisque nous n'avons pas jugé encore opportun d'aller chez eux.

Aussi ce pays est-il encore assez imparfaitement connu. Faire une sorte d'inventaire succinct de ce que nous en savons par renseignements, tel est le but de cette notice.

Les premières pentes de l'Anti-Atlas encerclant la plaine de l'Azaghar à une vingtaine de kilomètres au Sud de Tiznit, marquent à peu près la limite actuelle du pays soumis. Au delà, c'est la montagne, puis le ruban des oasis de l'Oued Noun, puis le désert. Tout ce pays de l'Anti-Atlas est peuplé de tribus berbères de même langage dont la vie politique subit à peu près les mêmes influences.

Ce sont les deux grandes confédérations des Ida Oultit, à l'Est de Tiznit, et celle des Ait Bamrane, au Sud, séparées par les tribus Mejjat, Ait Rkha, Ifrane et Akhsas.

On se propose d'étudier ici les Ait Bamrane.



Echelle au 1/150,000.

Rédaction photographique au 1/280,000 environ.

RÉGION SUD DE TIZNIT

Cette carte schématique, établie par avion en 1917, donne une idée assez exacte de relief au Sud de Tiznit, et en particulier de l'Anti-Atlas, entre l'Azghar de Tiznit et les Aït Ba Amran.

On étudiera ensuite les Ida Oultit (1).

On peut dire des Ait Bamrane que c'est la région dans laquelle vient mourir l'Anti-Atlas au-dessus de l'Océan. La chaîne principale est assez nette. On suit le pied du « Dir » de cette chaîne depuis le Tamgert n Tellou, qui sépare les Ait Bamrane des Ait Sahel, jusqu'à l'Oued Noun (2). Entre cette chaîne principale, sensiblement parallèle à la côte, et ses avant-chaînes ou contreforts qui sont d'un dessin plus confus, des rivières se fraient un passage jusqu'à l'Océan, parfois au milieu de larges plaines irriguées et fertiles, comme celles de Tagragra et d'Amellou. Pays accidenté, dont l'altitude ne dépasse pas 1.000 mètres, et d'un parcours assez facile.

Les montagnes. — Au Nord, le Tamgert n Tellou, entre les deux sommets bien marqués du Tellou et de l'Aourigh, marque la limite entre les Ait Bamrane et le Sahel.

(1) La documentation concernant ces travaux a été recueillie en grande partie à Tiznit de 1917 à 1921.

(2) On donne ici l'explication de quelques termes berbères, d'emploi assez fréquent dans la description du pays :

Quand, de la plaine, qu'on nomme assez souvent « Azaghar », on regarde la montagne, on a devant soi le « Dir » ou poitrail, qu'on appelle aussi « tagounsa », le front.

Le sommet présente la forme d'un haut plateau où la crête n'apparaît guère. C'est le « Dhar » (ar. le dos). Ces hauts plateaux, qui s'étendent souvent entre deux bourrelets montagneux, portent le nom d'« Azilal », qui vient peut-être de la racine berbère « zil », voir, et signifierait le belvédère. Plus à l'Est, le mot de « Feija », dans le commandement des Glaoua, semble avoir à peu près le même sens.

Au pied du Dhar, vers le Sud, c'est le « rag », la plaine nue et caillouteuse. Il y a le rag d'Anja, où opèrent les coupeurs de routes. Il y a le Dhar des Akhsas. Il y a l'Azilal des Ait Hemman entre l'Azaghar de Tiznit et les Ait Bamrane, chez les Ait Briim. « Tagragra », c'est une cuvette cultivée, peut-être de la racine « iger », le champ cultivé, et du lat. « ager ». Ainsi le Tagragra des Ait Bamrane et celui des lkounka, chez les Chtouka.

Signalons encore « ouggoug », le barrage, d'où tire son nom une fraction des Ait Khoms, les Ait Ali Ouggoug.

« Anammergh », de la racine « rgh » se chauffer, c'est un lieu exposé au soleil. Il y a un Anammergh chez les Sbouia, un chez les A. Boubeker. Le nom de la fraction des Ait Issimour a peut-être même racine (issoummergh, il se chauffe, versant ensoleillé).

De là, la chaîne se dirige vers le Sud par Afoud oubkhar, le djorf de Sidi Bougerfa, par Tamoucha et Tamernout jusqu'à la montagne de Tangarfa.

Là, elle s'infléchit vers l'Ouest pour former le plateau des Ait Ali qui sépare les Ait Ali du reste des Ait Khoms.

Puis elle reprend sensiblement sa direction, parallèle à la côte, pour aller finir sur l'Oued Noun, entre Sbouia et Ait Ali.

Les avant-chaînes sont, du Nord au Sud : Tazaift et Bou Zgac, puis l'Agendou, Taoulacht et Isendi.

Les rivières. — La plus importante, au point de vue politique, est l'Oued Bou Sedrat du traité, aux noms multiples, sauf le sien. En réalité, c'est l'Asif Algmad, la Rivière du Serpent, dont on a fait l'Oued Salgomat. Il est formé, vers Isseg, de plusieurs petits oueds venant des Ait Hemmam et de Taghoult n Timezgida et des Ait Iazza.

Il reçoit l'Oued de Bifounra, qui vient de Tellou, et il se termine auprès du petit port de Sidi Mohamed ben Abdallah.

L'Oued Ifni a un bassin qui s'étend sur la plus grande partie des Ait Bamrane. Il vient des Ait Abdallah, contourne la montagne de Tangarfa, passe chez les Ait Issimour, puis entre dans la plaine de Tagragra, par Okhrib. A Imi ouzergouaman, il reçoit l'Oued du Khemis, qui vient du dir des Ait Iazza.

Il reçoit l'Oued Inder qui vient des Ait Ali, qu'on appelle aussi Asif n d Larousi, rivière des Imestiten et des Ait Youb.

Les Sbouia ont deux rivières : l'Oued d'Anammergh, qui vient des Ait Youb par les Imestiten ; l'Oued d'Agjgal, qui vient des Ait Ali par Aouafi, rag entre des montagnes, puis le Tlata des Sbouia, medersa près du marché, puis Si Embarek Agjgal, enfin l'embouchure à Areksis.

Entre les deux, le petit oued de Zlegim.

DIVISIONS POLITIQUES

Les Ait Bamrane se divisent en Ait Boubeker, Ait Abdallah, Ait Iazza, Ait Khoms, Sbouia.

Leurs voisins sont : au Nord, Ait Sahel et Ait Briim ;

A l'Est, Ait Briim et Akhsas ;

Au Sud et Sud-Est, les Tekna de l'Oued Noun ;

A l'Ouest, l'Océan.

Ait Boubeker (1.500 foyers).

Ils ont deux fractions : Ait Ikhlef et Ait Nous. On appelle plus spécialement les Ait Nous Ait Boubeker, par opposition aux Ait Ikhlef.

Ils occupent tout le bassin de l'Asif Oulgmad, une partie du bassin de l'Oued Ifni, une partie de la plaine de Tagragra. Leur point culminant est le piton isolé de Sidi Said ou Ali, au-dessus d'Okrib, chef de ce beau pays, pour lequel on s'est si souvent battu.

D'où les vers :

Iggoulla Cheikh Said i l Mokhtar (1) :

Oua taourirt Oukhrib our t nzrai.

Le Cheikh Said a juré à Mokhtar :

Je ne céderai pas la colline d'Okhrib.

Le Khemis des Ait Boubeker a longtemps été la résidence d'un gouverneur maghzen. Les Ait Boubeker ont de nombreux marabouts : Imi Ougni, Ait Ougherrabou, Igourramen Imsakin.

La division des Ait Boubeker mettait périodiquement le feu aux Ait Bamrane en provoquant la cristallisation des

(1) Cheikh Said ou Lhaoussine ou Yahia, chef des Ait Khoms Mokhtar O. Najem, chef des Ait Lhassen de l'O. Noun, du lef des Ait Khoms.

lefs. Les Ait Ikhlef étaient soutenus par le lef des Sbouia ; les Ait Boubeker, par le lef des Ait Khoms.

Ait Khoms (1.800 foyers).

Ils ont cinq fractions : Ait Issimour (500), Ait Youb (200), Ait Ali Ouggoug (500), Id Mousakna (200), Ida ou Sougoum (400).

Ils occupent une grande partie du bassin de l'Oued Ifni et ses affluents : Asif Ounder, Asif n d laroussi.

Ils ont de beaux terrains de culture (Amellou).

Étalés sur le versant Ouest de l'Anti-Atlas, ils n'atteignent pas l'Océan, dont les séparent Imestiten et Sbouia.

Leur marché est le Tnin des Ait Issimour. Ils ont sur le versant de l'Oued Noun la belle oasis d'Iguissel. Tout près, la fameuse source d'Abainou, près du tombeau de Sidi Sliman bou Toummit.

Non loin du Tnin, dans la haute vallée de l'Oued Tangarfa, sur le grand chemin du Sud, est la zaouia de Sidi Sliman.

Les autres marabouts sont : Sidi Ouamelhaft, dans la montagne de Tangarfa, entre Ait Khoms et Ait Abdallah ; Sidi Messaoud Zina, dans la plaine d'Amellou. Il s'y tient un mousssem annuel.

Les notables sont le cheikh Saïd ou Lhaoussine ou Yahia et son cousin Lhaoussine ou Ali.

Les Ait Khoms sont les rivaux politiques des Sbouia. Quand les Ait Bamrane sont en guerre, c'est autour de ces deux tribus : Sbouia et Ait Ikhlef, que viennent se grouper les lefs.

Sbouia, Imestiten (1.800 foyers).

Ces deux tribus voisines sont distinctes, mais de même lef.

**CARTE AU 250.000
DES AIT BAMRANE**



Réduction photographique
au 1/150.000 environ.

----- Limite approximative
des tribus.

CARTE ÉTABLIE PAR RENSEIGNEMENTS A TIZNIT VERS 1918

On les classe souvent ensemble.

Les Sbouia comprennent les Id Iago et les Id Ali ou Aomar.

Ils ont en entier les deux petits bassins côtiers de l'Oued d'Anammergh et de l'Oued Agjgal.

Leur marché est le Tlata, dans la haute vallée d'Agjgal. Un peu au-dessous, la rivière porterait le nom de « taghia », et formerait, au-dessous de cascades, des étangs très profonds.

Dans la même vallée, il y a l'importante zaouia de Sidi Mbarek Agjgal.

Les Sbouia ont le petit port d'Areksis, qui a tenté plus d'une fois les Européens.

Un notable est Ould Caid Bachir, d'Anammergh.

Les Imestiten sont au bord de l'Océan, entre les Ait Ikhlef et les Sbouia, et à l'Ouest des Aitkhoms, dont ils sont séparés par l'Asif Ounder.

Ils cultivent le blé et l'orge, le maïs, dans les lieux irrigués.

Il y a des pâturages dans les hauteurs boisées. Ils ont des troupeaux. Beaucoup d'abeilles, comme les Sbouia.

Leur rivière est l'Asif Ounder, près de laquelle se tient leur marché, l'Arba des Imestiten (ou de Tiousmeg).

Un peu en aval est le marabout de Sidi Mohammed ben Daoud, près duquel se tient un moussem.

Sur la côte, deux marabouts : Sidi Ifni et Sidi Ouarzag, où se trouvent aussi deux ports à barcasses. Sidi Ouarzag est aux Imestiten. Sidi Ifni, entre Ait Ikhlef et Imestiten, est aux Ait Ikhlef. La vallée inférieure de l'Oued Ifni, qui sépare théoriquement les deux tribus, est d'ailleurs assez indécise.

Sbouia et Imestiten sont le grand lef rival des Ait Khoms.

La petite vallée d'Asif n Qao débouche dans la vallée de l'Oued Noun au-dessus du défilé d'Asaka nd Ali ou Aomar.

Il s'y trouve la fameuse grotte d'Ifri n Qao, dont la tradition fait le séjour des jnouns et un des lieux où les chanteurs viennent « boire » l'inspiration poétique.

Ait Iazza, Ait Abdallah (500 foyers).

Ce sont deux petites tribus, sur le plateau de l'Anti-Atlas, entre les Ait Briim, les Ait Khoms et les Akhsas.

Chez les Ait Iazza, le marabout de Sidi Bougerfa domine la plaine d'Isseg. Il s'y tient un mousem annuel.

Les Ait Abdallah ont à Tighisit une zaouia de Sidi Ahmed ou Moussa. Ils ont un marché, l'Arba des Ait Abdallah. Ils avaient un notable, Ahmed n Taleb, d'Agerd ou Azar, mort depuis quelques années.

LES ROUTES ET LES MARCHÉS

Le pays des Ait Bamrane est le chemin le plus suivi pour aller de l'Azaghar de Tiznit au pays de l'Oued Noun.

1° Par les Ait Briim (Isil, Tizi, Agadir, Azeggouagh), on est dans l'Azilal des Ait Briim. On franchit le fossé, généralement sans eau, de l'Oued Tiguinit. Puis, par Tamgert Smain, on arrive à Outghous, d'où on domine la plaine d'Isseg.

De là on va à Isseg, au Khemis des Ait Boubeker, Tangarfa, Foum Tiiktan, Iguissel et Goulimim.

2° Également par les Ait Briim Bou Naman, Sidi Bou Abdelli, Taghoul n Timezgida, puis Tagounsa des Ait Iazza, Oustin, Tanoulmi. Puis de là à Tangarfa, où on rejoint le précédent itinéraire, sans être descendu dans la plaine du Khemis.

3° Il y a d'ailleurs une autre voie pour aller de Tiznit à l'Oued Noun. C'est plus à l'Est, le chemin par les Oulad

Jerrar et les Akhsas. Par Talaint des O. Jerrar, Mireght, Tasdremt (ou on prend pied sur le Dhar de l'Anti-Atlas), Tlata des Akhsas près du fossé de Tiguinit, Afoud n Sidi Daoud, où on descend du Dhar dans le rag, la plaine caillouteuse, puis Anja et Iguissel et de là à l'Oued Noun). Cet itinéraire, par le pays des Akhsas, est plus dur. Il n'y a d'eau que dans les citernes, comme dans tout le Dhar.

4° A l'intérieur des Ait Bamrane, il y a un chemin qui va du Khemis des Ait Boubeker à l'Oued Noun, en passant par les Ait Khoms, les Ait Youb et les Sbouia.

Par Okhrib et zaouia de Sidi Slimane bou toummit (bifurcation avec l'itinéraire 1 Amellou, Asif nd l Arousi, Kaşbah des Ait Youb, montée sur le plateau d'Isendi, descente par Tamlelt (qui est sur la haute vallée de l'Asif Ouiran ou d'Agjgal), Sidi Ali ou Toul et le Tlata des Sbouia.

L'itinéraire 1 a été suivi à partir de Tizi par la colonne du général de Lamothe en 1917. Après avoir campé huit jours à Isseg près du marabout de Sidi bou Brahim, et après avoir repris les canons perdus par Haida ou Mouis quelques mois plus tôt, la colonne est repartie par Bougerfa, où on remonte sur le plateau.

Puis par Taghoul n Timezgida, où elle livra un combat assez sérieux, par Tafraout n Ait Daoud et Talat oukentour, non loin de Sidi bou Abdelli, elle est rentrée par Bou Naman dans la plaine de Tiznit.

5° Enfin, il faut noter une voie qui réunit les Ait Bamrane aux Akhsas et aux tribus de l'Est. De la plaine d'Isseg, par Sidi Bougerfa, on monte sur le plateau, à Taghoul n Tmezgida, chez les Ait Iazza. Puis on suit à peu près la vallée de l'Oued Tiguinit, à travers le Dhar, sans difficultés de terrain, à travers les Akhsas par Sidi Lhassen iggi anou et T'achou des Ait bou Yacin jusqu'au Tlata des Akhsas.

Tous les chemins qu'on vient d'indiquer desservent les marchés de la région, qui sont :

Khemis des A. Boubeker,
 Had de Bifounra,
 Arba des Imestiten,
 Tnin des Ait Khoms,
 Tlata des Sbouia,
 Jama des Ait Abdallah.

HISTOIRE DES AIT BAMRANE

Les Ait Bamrane sont des Berbères sédentaires, de dialecte chleuh, appartenant à la grande famille des Mas-mouda, rameau important des Branes (Ibn Khaldoun). Ils font partie du grand lef des Guezoula, dans lesquels, à tort ou à raison, on aime à retrouver le souvenir des anciens Gétules.

On trouve chez eux, outre le fractionnement actuel en tribus, un fractionnement ancien et dont l'origine est confuse, en *Id Baha ou Yahia* et *Id Boubeker ou Yahia*.

Les *Ida Baha ou Yahia* comprennent les A. Khoms, Sbouia, A. Iazza, A. Abdallah.

Les *Id Boubeker ou Yahia* comprennent les Ait Boubeker.

Un ancêtre commun Yahia, venu de l'Est, serait, dit-on dans le pays, l'ancêtre commun aux deux groupes. Ce n'est pas seulement un souvenir. Et ce fractionnement, distinct de celui en tribus, joue encore dans certains cas. Par exemple, récemment, à Igissel, qui compte actuellement aux Ait Khoms et qui est aux *Id Baha ou Yahia*, plusieurs fractions, dont certaines sont Sbouia, ont fait valoir leurs droits à l'eau de cette belle oliveraie.

Il faut remarquer que, dans ce fractionnement des Ait Bamrane, on ne parle ni des Ait Ikhlef, ni des Imestiten, ni des *Ida ou Souggoum*. Ils sont « imeghras », de « ghers »,

égorger, faire un sacrifice. En arabe, ils font « debiba », c'est-à-dire que, par un sacrifice, ils se mettent de l'un des lefs.

Les Imestiten et Ait Ikhlef sont du lef des Sbouia.

Les Ida ou Souggoum sont de celui des Ait Khoms.

On ne sait pas grand'chose de l'histoire ancienne des Ait Bamrane. Mais ces noms de lefs sont peut-être intéressants à rapprocher de certains noms qu'on trouve au début de la période almoravide.

Ces Berbères Sanhadja, Lemtouna, Lemta, fondateurs de la dynastie, ont eu à l'Oued Noun un centre important. Idrissi attribue aux Lemta la ville de l'Oued Noun, Noul Lemta. Peut-être est-ce la ville ensevelie des légendes : « Medinet el ghbra », où fut plus tard Tagaost, elle-même disparue à présent, mais qu'on peut situer à Ksabi des Ait Lhassen, avec assez de certitude.

La rivière qui passe à Noul, dit encore Idrissi, est habitée par Lemtouna et Lemta et vient de l'Est. C'est évidemment l'Oued Noun.

Ibn Saïd dit que les Lemta ont de nombreuses cultures le long de la rivière de Noul. Cette rivière, dit-il, vient de la montagne des Lemta qui est la continuation de celle des Guezoula. Cela ne peut désigner que l'Anti-Atlas occidental.

Nous ne sommes pas loin des Ait Bamrane. Or, il y a un Brahim ben Yahia le Gdali qui a joué un rôle à l'origine des Almoravides. C'est lui qui, au retour de La Mecque, passant par Kairouan, a demandé un missionnaire de la bonne parole au docteur Fasi Abou Amrane. Celui-ci ne lui a donné qu'une bonne adresse, celle de Sidi Ouaggag, au pays de l'Oued Nfis.

Ce Guezouli, qui a son double tombeau, comme tant d'autres, à Aglou et à Tinmel, désigna comme prédicateur son élève Abdallah ben Yacin, un Guezouli, lui aussi. Ils revinrent ensemble chez les Gdala. Et, comme la doctrine nouvelle parut sévère à ces sauvages, les deux apôtres se

retirèrent dans un couvent (ribat) dans une île d'une rivière. On n'est pas d'accord au sujet de cette rivière, entre l'Oued Noun et le Sénégal.

Mais on fera ici un rapprochement : *Brahim ben Yahia*, le Lemtouni, ne serait-ce pas *Baha ou Yahia* (Brahim = Baha = Bihi), l'ancêtre des Ait Bamrane? Ceci, bien entendu, n'est qu'une hypothèse très timide. De même ces porteurs de litham, on les a vus revenir dans le Sous, récemment, avec les bandes de Ma el Ainin et d'El Hiba. Leur façon de se voiler le visage est illustrée par le proverbe chleuh :

Bannaqs i tangoult, zrigh imi Ou'arab.

Je ne regrette pas ma galette. J'ai vu la bouche de l'Arabe.

On ne sait pas grand'chose sur l'histoire des Ait Bamrane. Leur éloignement, tout au bout du pays berbère et leur côte assez inhospitalière, ont probablement favorisé de tout temps leur indépendance. Mais on a quelques indications sur l'histoire du petit royaume de Tazeroualt, fondé au début du xvii^e siècle chez les Ida Oultit, par les cherfas Semlala, descendants de Sidi Ahmed ou Moussa. Or, Ida Oultit et Ait Bamrane sont voisins, de la même famille des Guezoula. L'histoire des uns servira à éclairer un peu celle des autres.

On sait qu'en 1668, le sultan Moulaï Rechid dirigea en personne dans le Sous, une expédition contre Abou Hassoun le Semlali, roi de Tazeroualt. *L'Istiqsa* dit qu'il vint à Iligh par les Chtouka et le Sahel, mais ne parle pas des Ait Bamrane. Cependant, voilà une tradition locale au sujet du Had de Bifounra. C'est un marché des Ait Bou-beker, au-dessous du col de Tellou. Ce nom voudrait dire : le père des fours, le lieu où sont des fours. Du berbère *afarnou*, pl. *ifounra*, le four ; et par déformation *ifounra*, *bou ifounra*, Bifounra. C'est là, dit un informateur, qu'auraient

été installés des fours pour nourrir l'armée, lors de l'expédition de Moulai Smail. Il s'agit évidemment de Moulai Rechid. Peut-être la harka maghzen, par le Tellou s'est-elle portée dans la plaine de Tagragra. Mais son objectif principal était Illigh, résidence du Semlali.

Pendant un siècle, on ne parle plus de cette famille, jusqu'au temps où Sidi Hachem va relever son prestige.

Entre temps, lors de la siba qui suivit la mort du sultan Sidi Mohammed ben Abdallah, une tradition, qui n'est confirmée par aucun texte, place l'apparition d'un prétendant chez les Ait Bamrane. Venu de l'Est par Isaffen n Ait Haroun et Amanouz, un certain Bou Hallais aurait groupé tous les Guezoula et cherché à passer dans le Nord pour s'y faire proclamer sultan. Il disait être Moulai Liazid. A Ifrane, il massacra tous les Juifs. Puis il descendit dans l'Azaghar. Il s'y heurta au lef Aoggoua, groupé surtout autour des Massa et des Chtouka. Et le prétendant alla se faire tuer à El Aouina, entre Tiznit et Aglou.

Son souvenir s'est conservé dans ces vers :

Ait Bamrane, ô Juifs, fils de Juifs
Qui ont apporté en hommage
A Bou Hallais des jeunes filles.

Ait B'amrane, oudain ait oudain
Ouilli hedanin i Bou Hallais tiferkhin.

Au temps de Sidi Hachem, un peu après 1800, une harka maghzen vint dans le Sous sous le commandement d'Aghennaj. Il est très net qu'elle s'appuya sur le lef des Aoggoua. C'est grâce à l'appui des Ida ou Bakil (qui sont Aoggoua), qu'elle pilla Illigh et les Ahl Mader, obligeant Sidi Hachem à s'enfuir. Aghennaj pénétra dans l'Anti-Atlas et laissa même une garnison chez les Ifrane (qui sont Aoggoua), à Kasbah Ouadaddou. Il ne semble pas qu'il ait pénétré chez les Ait Bamrane.

Ce fut le but, poursuivi avec ténacité et atteint par Moulai Lhasen, à la fin du siècle dernier.

Un élément nouveau était intervenu dans la politique du Sud, les tentatives des Européens pour y pénétrer par mer, sous le prétexte que le sultan n'y faisait pas acte d'autorité.

Moulai Lhasen est allé trois fois dans le Sous (1). Une fois en 1864, comme khalifa de son père Sidi Mohammed. Une autre fois, en 1882, il alla jusqu'à Tiznit. Enfin, en 1886, il alla jusqu'à l'Oued Noun et donna des dahers aux caïds du Sous, y compris Sidi Lhaoussine ou Hachem, et laissa des garnisons aux Ait Bamrane et à l'Oued Noun.

De cette époque date une tradition de relations entre les Ait Bamrane et le maghzen. On les assimile presque à une tribu guich. Dans les troupes chérifiennes encadrées par la mission militaire française, en 1910, un des trois tabors de cavalerie était Bamrani, les deux autres étaient Oudii et Chergui fournis par les tribus guich des Oudaia et des Cherega.

Il y avait aussi un tabor d'infanterie qui, commandé par des Ait Bamrane, comprenait beaucoup de soldats de cette tribu. De nombreux survivants de cette époque sont encore aux Ait Bamrane : Abd el Krim, Ali ou Belaid, Hannou, Jama moussa, Salem ou Ali, etc., tous plus ou moins parents du fameux El Hadj Ali Bamrani, des Ait Youb, un des principaux chefs de l'armée de Moulai Lhasen.

Au début du règne de Moulai Abd el Aziz, au temps de Ba Ahmed vers 1900, le Sous fut encore tenu solidement pendant quelques années par des gouverneurs maghzen.

Quand, après la siba qui suivit la mort de Moulai Lhasen, le caïd Said Guellouli vint dans le Sous, en 1897, il s'installa d'abord à Biougra, chez les Chtouka. Puis il entra en conversation avec les gens du Sud pour aller à Tiznit.

Vinrent le trouver certains caïds de Moulai Lhasen, que

(1) V. Appendice (p. 99) : Les trois harkas de Moulai el Hassen dans le Sous

la siba avait chassés. Mais le chérif Sidi Lhaoussine ou Hachem avait repris figure de chef des dissidents et surtout de chef des Guezoula. Il ne semble pas que les Ait Bamrane aient été très ardents à le suivre.

D'abord un détachement maghzen fut mangé à Tabouhannaigt, chez les Chtouka Ait Bou Taieb, ce qui est presque de tradition.

O Tabouhannaigt, tu n'échapperas pas
A la vente à la criée.
A Tabouhannaigt, our atnjemt i tadellalt.

Puis un combat eut lieu à Toubouzar, près de l'Oued Massa, entre les troupes maghzen et les gens du Sud. Ceux-ci furent chassés. Et aussitôt le lef Aoggoua tourna casaque et accueillit le Guellouli, tandis que le chérif s'enfuyait, et que les Ahl Mader, qui sont Semlala, étaient mangés par la mehalla du Guellouli et les gens du lef Aoggoua. L'union ne régnait pas dans le Sous.

La partie était belle pour le Maghzen qui put de nouveau installer un gouverneur à Tiznit. Le Guellouli, d'abord, puis Anflous, puis le caïd Mizmizi, y séjournèrent de 1898 à 1903 et non sans prestige. Leur action s'étendit dans l'Anti-Atlas chez les Ait Bamrane et jusqu'à l'Oued Noun, où ils eurent des khalifas. Mais ils se heurtèrent à la résistance des Ida Oultit chaque fois qu'ils voulurent dépasser Oujjane.

Puis ce fut de nouveau le déclin du maghzen de Moulay Abd el Aziz, mis en échec dans le Nord par la révolte de Bou Hamara. Alors le Sous fut livré à lui-même. L'évacuation se faisait automatiquement. La « mouna » des troupes n'arrivait plus. Les chefs rentraient chez eux comme ils pouvaient, grâce aux amis qu'ils avaient pu se faire dans le pays. Les soldats désertaient, emportant leurs armes, faméliques, pillant le pays. Les mêmes que nous avons vus en arrivant à Oudjda, en 1907. Le premier acte de la « siba » était de manger les caïds.

Cette histoire est écrite sur le sol marocain par toutes les ruines des kasbahs dont ce sol est couvert.

Les caids que Moulai Lhasen avait donnés aux Ait Bamrane furent donc mangés : Ali l khezzar des Ait Abdallah, Ahmed Asouab des A. Iazza, Bou Hiya des Akhsas.

Celui-ci, dit-on, ne fut pas « mangé » moins de sept fois. Son histoire est intéressante à noter parce que sa chute fut l'origine de la fortune de Madani Akhsasi et parce que la lutte entre ces deux rivaux met en lumière la composition des lefs qui se formaient autour d'eux.

Bou Hiya, chef des Id bou Yacin, était soutenu par les Ait Khoms et par les Ait Lhasen de l'Oued Noun.

Madani, des Id bou Ifoulen, était soutenu par les Sbouia, les Imestiten et les Azouafid de l'Oued Noun.

Le caid Ayad Jerrari, dont la rivalité avec Madani est aujourd'hui un facteur important de la politique du Sud, Ayad soutenait Bou Hiya, lui fournissait en cas de besoin un refuge d'où celui-ci se procurait, à prix d'argent, des alliés pour reprendre la lutte.

Jusqu'au jour où, l'argent ayant fait le vide autour de lui, le caid Bou Hiya fut abandonné par les Ait Bamrane, obligé de s'enfuir de sa maison de T'achou, aux Ait Bou Yacin, et définitivement vaincu. Il y a là-dessus une chanson dont voici la fin :

J'ai vu les flambeaux courir dans les pavillons.
 Au lever du jour, plus de Bou Hiya.
 Le crieur a publié qu'on se rassemble à T'achou,
 Que chaque fraction apporte cent pioches.
 J'ai regardé encore où j'entendais des cris.
 Musulmans, c'est le minaret, les pavillons qui s'écroulaient,
 Le hammam avec ses portes qui s'effondraient.
 On n'a pas à s'attrister de ce qui advient, ni à se réjouir.
 A chacun il n'arrive rien que ce que Dieu lui a écrit.

Annigh Ifnerat gh Imnazih arthaialen

Iffou lḥal Bou Ḥiya henakan
 Ittid oujmou'a gh T'achou art berrraḥen
 Mia n ougelzim i rrb'a as atberrahen
 ... Selligh dagh i taghouiit, nouggouad sersen
 A tasoum'ait d lqoubbat, a Imouslmen
 Inid lḥammam d lbiban ar kaṭṭaren.
 Ad our iḥazen ian ad our iferḥa i lmsail
 Kouian d ainna fellas itiouktaben.

Depuis ce temps-là, Madani est le chef incontesté des Akhsas et le personnage le plus marquant de la dissidence au Sud de Tiznit.

Vint le temps où, périodiquement, les Ait Bamrane virent passer les bandes de Ma el Ainin, venant de Seguiet el Hamra, et allant vers le Nord à la recherche des pâturages, en même temps que le vieux marabout saharien allait prêcher la résistance aux chrétiens et l'appui à Moulai Hafid. jusqu'au jour où il vint mourir à Tiznit, où il a son tombeau qui deviendra peut-être un jour un lieu de pèlerinage.

Vint le temps où son fils Moulai Ahmed El Hiba se fit proclamer à Tiznit en 1912 et se mit à la tête de la croisade du Sud. Tous les Ait Bamrane, comme tous les gens du Sous, sans distinction de lef, se groupèrent derrière lui. Après leur défaite de Sidi Bou Athman, en septembre 1912, ils regagnèrent leur pays et ne fournirent pas grand appui au prétendant pendant que celui-ci était rejeté de Taroudant à Assersif, chez les Chtouka, puis de là à Kerdous, dans la montagne des Ida ou Bakil, où son frère Merebbi Rebbo trouve un refuge encore aujourd'hui.

La guerre européenne, en relevant le courage d'El Hiba, allait mettre les Ait Bamrane en lumière. C'est par leur côte que les Allemands allaient chercher à faire de la propagande et à nous susciter des ennemis dans le Sud. Affichant leur alliance avec les Turcs comme une preuve de leur sympathie pour l'Islam, ils excitaient les dissidents en leur promettant des secours.

La nouvelle précise d'une tentative qu'ils devaient faire sur la côte des Ait Bamrane fut en partie la cause de l'envoi d'un officier français à Tiznit en novembre 1916, pour suivre de plus près ce débarquement éventuel. De nombreux Ait Bamrane vinrent aussitôt prendre contact à Tiznit, croyant à notre avance prochaine dans le Sud. Aussi, quand la tentative Probster se produisit, fut-on renseigné à Tiznit heure par heure.

Cette tentative, qui ne manquait pas d'audace, fit relever la tête aux dissidents. Pour les forcer à se tenir tranquilles, une harka maghzen, commandée par Haida ou Mouis, puis la colonne du Sous en 1917, se portèrent dans l'Anti-Atlas. Puis un grand chef indigène (1) fut placé à Tiznit, avec lequel Ait Bamrane et gens de l'Oued Noun, à l'envi, entrèrent en relations, persuadés, surtout après la victoire, que nous allions pousser jusqu'à l'Oued Noun et en finir avec le Sud.

Il n'en fut rien. Et même au printemps de 1921, une crise assez grave risqua de compromettre pour un temps notre situation dans le Sud. Profitant de l'absence du Pacha Goundafi qui, immobilisé dans l'Anti-Atlas central, avait laissé Tiznit à peu près vide, les Ait Bamrane et les gens de l'Oued Noun descendirent dans l'Azaghar et se mirent à piller la plaine de Bou N'aman, chez les Ait Briim, qui ont servi, si souvent de champ de bataille aux tribus. Ils étaient campés à l'Ikhf n Ighir de Bounaman, sorte de verrue du Djebel Inter, au-dessus de Bounaman.

La crise fut courte. Le bombardement du camp de la harka par des avions et celui de la côte des Ait Bamrane par un bateau de guerre eurent vite dispersé la harka et fait rentrer les Ait Bamrane dans leur pays.

Depuis ce temps-là, les Ait Bamrane mènent une vie sen-

(1) El Hadj Taiel Goundafi. — Outgountaft, disent les Chleuh ; — mort à Marrakech en 1922.

siblement pareille à celle du temps passé, cependant que la moitié d'entre eux vivent dans nos pays du Nord pour y gagner de l'argent. Ils proclament toujours la souveraineté de Merebbi Rebbo, l'accueillent quand il vient dans leur pays. Ils continuent à se battre entre eux, quand l'année est bonne.

Il est probable qu'en cas d'avance de nos troupes ils feront bloc pour nous recevoir. Mais leur résistance ne semble pas devoir être bien longue. Nous avons tellement de relations chez eux que les intermédiaires de soumission ne manqueront pas, le moment venu.

Les A. Bamrane doivent mener depuis longtemps la vie que des anciens de la tribu nous ont dépeinte comme celle de leur enfance et qui n'a pas encore tellement changé aujourd'hui.

Peuple de pasteurs et de laboureurs, sans aucune industrie, leur pays, assez fertile, suffisait largement à les nourrir.

Ils exportaient même assez souvent leur grain dans l'Azaghar avec de la cire et des peaux. Pendant la guerre, ils ont exporté quantité de bois, débris de naufrages que la mer jetait sur leur côte.

Ils n'avaient pas de caids, mais étaient gouvernés, suivant la coutume locale, par les inflas ou Ait arbain.

La guerre était presque continuelle. Chaque conflit, à l'intérieur ou à l'extérieur du pays, mettait en mouvement le jeu des lefs, mobilisant tout le pays et procurant à ces Chleuh belliqueux et avides de gain, le plaisir de la guerre et l'espoir du gain. Soit celui du butin qu'on fait dans le pillage, soit celui de l'argent dont on fait payer parfois son aide ou sa neutralité. C'est, en effet, un trait bien caractéristique des Chleuh que cette convoitise, ce désir du gain pour lequel ils n'ont cependant que le mot arabe « tma' ». Ce n'est pas de l'avarice. Les plus avides font facilement

et avec ostentation de ces dépenses qui nous déconcertent. Ce désir du gain, ils ne le cachent pas. Aussi la cavalerie de Saint-Georges trouve-t-elle toujours chez eux un terrain favorable.

Tant que ce n'est pas déchiré,
Argent, tu peux toujours recoudre.

Les Ait Bamrane montent à cheval. Il y a même chez eux une assez jolie race de chevaux, peut-être améliorée par le voisinage de l'Oued Noun. Il y avait là, et il y a peut-être encore, de splendides juments que leurs maîtres gardaient et même cachaient jalousement, ou qu'ils échangeaient un jour pour un nombre fantastique de chameaux.

Les femmes suivaient la tribu à la guerre, portant des remèdes pour les blessés et des stigmates pour les fuyards. Les remèdes étaient simples : un oignon, du « bsis » ou « Imris », sorte de pâte un peu aromatisée. Pour les fuyards, du goudron et du henné, qu'on leur appliquait dans le dos, à pleine main. A moins qu'on ne les aspergeât avec un petit balai en régime de palmier, qu'elles portaient dans le pot de goudron ou de henné, comme un goupillon dans un bénitier. Ou c'était un fagot d'épine qu'on mettait sur leur selle, en dérision. Ou des palettes de figuier de Barbarie, taillées en petits morceaux, qu'on leur tendait au bout d'un bâton, comme des brochettes dérisoires. Avec un pareil arsenal et de jolis yeux, on pense que les lâches ne devaient pas être nombreux.

Puis on avait encore l'arme des chansons.

Il y a deux vers sur les embusqués à réjouir des morts au fond de leur tombeau :

Quand celui-là a vu qu'on rapportait les morts,
Il s'est noirci les mains de poudre
En disant : « Moi, j'ai fait la guerre. »

Igh ikka kra ard eldin ouaiad inaghan
Oukan iggd llaroud i oufous, inna : « Mmaghegh. »

Il y a aussi ceux-ci qui sont un éloge charmant et discret de la beauté des femmes de Talioun, de l'Oued Noun.

Qu'on voudrait être blessé dans les rues de Talioun
 Pour que se penchent sur vous les femmes de Talioun
 En disant : « Est-il mort ? Est-il vivant ? »

Amr itiagasen ghissouaq n Talioun.
 Adoukan sers taggouant : « Immout, our immout ? »

Les Azouafid ont une coutume, avant de partir pour le combat. Ils attachent une rezza (1) au bout de deux canons de fusils. Deux cavaliers, debout, en selle, portent haut ces deux fusils. Et la rezza de toile blanche forme une sorte de pont sous lequel défilent les guerriers, avant de s'ébranler comme pour une parade d'heureux présage, « Ifal melloulen ».

La guerre, bien que fréquente, ne devait pas être très meurtrière. On l'interrompait le plus souvent, quand le rythme des saisons exigeait le retour aux travaux de la terre nourricière. Alors intervenaient les marabouts, qui sont nombreux. La trêve ou la paix conclue, l'aman juré, les deux partis déchargeaient leurs fusils dans la salve rituelle de l'« aderbach », puis allaient prendre la serpe ou la charrue.

La porte de la guerre était fermée. Et il ne faut pas voir en ceci simplement une image. Ou plutôt, c'en est une et c'est la traduction exacte de l'expression berbère « rżem asdrem, qen asdrem » : « ouvrir ou fermer les hostilités ».

Il ne faut pas oublier le rôle des moussems dans la vie du pays. Le moussem ou mouggar, c'est une assemblée qui se tient une fois l'an auprès du tombeau d'un saint pour honorer sa mémoire. C'est aussi un grand marché, une foire, où on vient de très loin, pour vendre, acheter, régler des affaires, parler politique, préparer la paix ou la guerre.

(1) Longue bande de toile formant turban.

La présence ou l'absence de telle fraction à tel mousssem est à elle seule un indice de son attitude politique.

Ces mousssems ne sont pas mobiles comme les fêtes du calendrier musulman. Ils se tiennent à date fixe, et pendant le temps qui va de la fin des moissons au commencement des labours. C'est la période où l'agitation est toujours à craindre, avec celle qui suit les labours.

Les mousssems des Ait Bamrane sont ceux de :
 Sidi bou Brahim, à Isseg, aux Ait Boubeker ;
 Sidi Mohamed ben Abdallah, sur la côte des Ait Ikhlef ;
 Sidi Mohammed ben Daoud, aux Imestiten ;
 Sidi Messaoud Zina, aux Ait Khoms ;
 Sidi Bougerfa, aux Ait Iazza.

Il faut citer aussi ceux de l'Oued Noun, très importants pour toute la région, qui se tiennent en juillet et où se définit l'attitude des Tekna, Id Jmel et Id Bella. Ce sont les mousssems de Ksabi, aux Ait Lhassen, et d'Asserir, aux Azouafid.

Enfin, les trois mousssems annuels de Sidi Ahmed ou Moussa au Tazeroualt, le mousssem de Sidi l Madani, à Ifrane, celui de Sidi Moussa d'Aglou et celui de Sidi bou Abdelli, chez les Ait Briim.

LES LEFS DES AIT BAMRANE

Les Ait Bamrane font tous partie du lef des *Guezoula*, qui, avec le lef adverse des *Aoggoua*, partage tout le Sud marocain en deux grandes ligues.

Au début de notre siècle, la composition de ces deux lefs était avec assez de précision la suivante :

Guezoula : Ida Oultit (moins les Ida ou Bakil), Ait Bamrane, Tekna de l'Oued Noun, Akhsas, Mejjat, Ait Rkha, Id Brahim, Aglou, Sahel, Ahl Mader (qui sont Ida Oultit).

Aoggoua : Chtouka, Massa, Tiznit, Ida ou Bakil, Ait

Briim, Aouina, Oulad Jerrar au Nord de l'Anti-Atlas; Ifrane et Ait ou Mribet au Sud.

Cette composition, établie par de nombreux recoupe-ments, cadre assez bien avec l'hypothèse suivante, qu'on a déjà formulée ailleurs (*Notes sur l'hist. du Sous*, Hesp. 4, tr. 26).

« Les Guezoula seraient à l'origine le grand lef des montagnards ayant lutté victorieusement contre les gens de la plaine ou du Dir pour leur enlever ou pour partager avec eux la possession des *bonnes terres*.

« Les Aoggous seraient, à l'origine, les gens de la plaine, supérieurs en nombre, en richesse (1), mais non en valeur guerrière, finalement vaincus par les montagnards, qui auraient laissé, en les imposant, des colonies dans la plaine. » Ceci explique qu'il y a des Guezoula de la plaine, Aglou, Ahl Mader. Il y a des tribus de la plaine mi-Guezoula, mi-Aoggoua (Tiznit, Massa). Les Aoggoua, dit-on, sont « nouaib », « ouin tafala », tributaires, soumis par le fer, par la baïonnette.

Cette composition des lefs ne donne pas du tout l'aspect des camps rivaux dans les luttes du Sud. Bien d'autres facteurs intervenaient, même avant que la venue d'El Hiba puis celle des Français eussent complètement bousculé le jeu des lefs. Les Ait Bamrane sont tous Guezoula. Cela n'empêche pas qu'il y a chez eux, comme chez tous les Berbères, cent motifs de guerre, sans compter le plaisir. Non seulement de tribu à tribu, mais entre les fractions d'une même tribu, d'un même village. Pour que le plus faible ne soit pas automatiquement mangé par le plus fort, pour qu'il y ait une sorte d'équilibre des forces, il y a une tradition d'assistance. Les « id bou flan (2) » savent qu'ils doivent, en cas de conflit, courir au secours des « id bou flan ». C'est

(1) Des textes et des propos recueillis chez les Goundafa, et qui trouveront place ailleurs, viennent encore à l'appui de cette hypothèse.

(2) Ou « id oui flan », gens de telle tribu.

une sorte d'assurance contre les risques de guerre. C'est en même temps une cause de guerre permanente puisque tout le pays est amené à prendre part au moindre conflit. Il faut croire que cela plaît aux Chleuh, cette vaste solidarité, pour se battre, puisque, de tout temps, l'histoire nous a montré ce trait de leur caractère.

Ils ont ce joli vers :

Si Dieu a mis entre les gens l'esprit de parti,
C'est afin que chacun aille avec ce qu'il aime.

Af ibḍa Rabbi ssi'ar, kouian dainna ira addides imoun.

Les Ait Bamrane, dans la formation de leurs ligues de guerre, sont le plus souvent renforcés par les Tekna de l'Oued Noun divisés eux-mêmes en deux partis rivaux : Idjmel et Id Bella. Et voilà ce qu'on peut dire d'à peu près certain sur la composition générale de ces lefs.

D'une part, les *Sbouia*, *Ait Khoms*.

Venaient se joindre à eux les *Tekna* de l'Oued Noun :

Azouafid avec les *Sbouia* ; *Ait Lhassen* avec les *Ait Khoms*. C'est autour de ces noyaux :

Sbouia, *Imestiten*, *Azouafid*, d'une part,

Ait Khoms, *Ait Lhassen*, d'autre part,

que venaient se ranger respectivement, en cas de conflit, pour y prendre part, toutes les tribus du pays (1).

Ainsi, quand les Akhsas étaient divisés par la lutte entre Madani Akhsasi et Bou Hiya, le lef *Sbouia-Azouafid* soutenait Madani, les *Ait Khoms Ait Lhassen* soutenaient Bou Hiya. Parfois même les tribus de l'*Azaghar* prenaient part

(1) Il y a quelques vers pour illustrer ce conflit :

« Je t'invoque, o Sidi l Ghazi de Goulimim : Les *Sbouia* sont de la brousaille, les *Imestiten* des cailloux.

« *Azouafid*, un nuage d'été ; de la pluie pour une journée.

« Les *Ait Khoms* tombent sur eux ainsi qu'on bat le grain dans l'aire. »

au conflit : Ayad Jerrari avec les Ait Khoms, Aglou avec les Sbouia.

Bien que notre présence dans l'Azaghar de Tiznit y empêche la cristallisation des lefs, manifestation de pays siba et non maghzen, il n'empêche que ces souvenirs sont vivaces et sont parfois évoqués avec profit.

Quand Tiznit était en lutte contre Aglou (rivalité traditionnelle qui n'a cessé qu'au temps d'El Hiba), le lef des Sbouia soutenait Aglou, celui des Ait Khoms soutenait Tiznit.

Chaque fois que se réveillait le conflit aux Ait Boubeker, les deux lefs venaient respectivement se former et on se battait dans Tagregra et pour Tagregra, qui restait entre les mains du plus fort, destiné à servir de champ clos et à être mangé, comme les Ait Briim de la plaine de Bou N'aman.

La division en lefs des Tekna de l'Oued Noun est illustrée par deux histoires assez vivantes pour qu'on juge bon d'en donner ici la traduction avec le texte.

Les Azouafid, qui sont la grande tribu du lef des Id Bella, étaient en guerre contre les Ait Moussa ou Ali, du lef des Idjmel, qui est celui de la grande tribu des Ait Lhasen. Voilà le récit textuel de Moulai Aomar, chérif d'Ouijjane.

Les Azouafid avaient enlevé des chameaux aux Ait Moussa ou Ali dans l'Oued Oum el A'char. Il y avait tumulte. Les Ait Moussa avaient poursuivi les chameaux. Mais ceux-ci leur avaient échappé et étaient arrivés à Asserir. Les Ait Moussa étaient revenus. Alors Mohammed l'Ouali nd Beirouk, qui dormait, se réveilla de son sommeil.

« Quelle est, leur dit-il, cette rumeur que j'entends ? »

« Ce sont les chameaux des Ait Moussa ou Ali que les Azouafid ont enlevés à Oum el Achar. »

« Les Ait Moussa, oui ou non, ont-ils ramené les chameaux ? »

« Non, les chameaux sont perdus. »

« Qu'on m'amène mon cheval, leur dit-il. Qu'on s'occupe. Apportez mes armes : un sabre, une lance, une baïonnette, un fusil à répétition, une serpe et un crochet. »

Ils lui dirent : « Seigneur, reste dans ta maison. Les gens sont revenus. Tu ne feras rien tout seul. »

« Si vous ne me laissez pas aller, je vous coupe la tête à tous. »

Alors parla un vieillard qui s'appelait Bella ou Rdoum.

« Laissez-le aller, les femmes. Laissez-le, les esclaves, laissez-le, les enfants. »

On lui laissa le passage. Et le vieux lui dit :

« O, Sidi, tu ne veux pas rester tranquille et aller à tes affaires. Tiens, vois-tu les Azouafid. Ils sont rassemblés là-bas sur cette petite gara. Allons, va-t'en vers eux. »

Il leur dit : « Eioua, c'est eux qui sont là-bas ? »

Le vieux lui dit : « Hi » (Oui).

« Eioua, si tous les Ait Moussa sont des Juifs, je suis un Juif, moi aussi. »

Et il rentra dans sa maison. Voilà à quoi avait servi sa bravoure.

« Une autre fois, les Ait Moussa ou Ali avaient pris un Zafadi et l'avaient relâché après lui avoir coupé la barbe. La tribu se pressait autour de lui, les uns riant, les autres pleurant.

Il leur dit :

« Vous n'avez pas à rire de moi, ni à pleurer à cause de moi.

« C'est votre barbe à tous, ô mes frères les Azouafid.

« Si elle est belle, elle est à vous. Et si vilaine, elle est à vous. »

Izafađen iouin ir'aman n Ait Moussa ou Ali gh Moul'achar.
Ili l'iaïd. Nnnalen Ait Moussa adraren iraman. Ailligh

njmen ir'aman lkmen Asserir. Rj'and Ait Moussa ou Ali. Idüid Mohamed louali nd Beirouk. Inkern zgh iṭs. Innaiasen :

« Ma tga taqourtad elli sfeldegħ ? »

« Ir'aman n Ait Moussa ou Ali iouint Izāfāden gh Mou-l'achar. »

« Izdrouren Ait Moussa ou Ali iraman neghd oho ? »

« Oho, njmen ir'aman. »

« Araiit aiīs, hailatas, araou ṣṣlah, araou skkin, ou lmezrag ou ttafala, ssett'achia d oulkaousou d lmekhtaf. »

Ennanas : « A Sidi, sqqious gh tigemminnoun. Medden hatin rj'and hati our tskert ouhadout. »

Inna iasen : « Igh our ii trzmat, righ a koullou bbigħ igouiannoun ».

Inker ia oufqir arastinin Bella ou Rdoum. Inna iasen :

« Rzmatas, a l'aialat. Rzmatas, ai isemgan. Rzmatas, ai iferkhan. »

Rzmenas. Inna ias lfqir :

« A Sidi, our trit at seqioust atlkmt lhemm ennek. Han Izafaden ghiggi lgouiraan adskren ajmou'a. Eioua, sir sersen. »

Inna iasen : « Eioua, noutni aian ? » Innaias : « Hi. »

Inna iasen : « Eioua... igh gan koullou Ait Moussa ou Ali oudain, oula nekki gigh oudai. »

Iraj'ad s tigemminnes. Ghinagh tffough tirougza nnes.

Et voilà la fin de l'histoire du Zafadi auquel on a coupé la barbe, qui est vraiment d'une force et d'une concision antiques.

« Adagh our tallam oula adagh tssam, ai aitma Tamar-tennoun koullou aiad, a Izafaden. Igh tfoulki, tinnoun, igh toukhchen, tinnoun. »

« O mes frères, vous n'avez pas à rire ou à pleurer sur moi. Cette barbe, elle est à vous tous, Izafaden. »

« Si elle est belle, elle est à vous, et à vous si elle est vilaine. »

C'est presque la même expression que met Salluste dans la bouche d'un autre Berbère, le petit-fils de Masinissa, en appelant au Sénat romain contre son cousin Jugurtha :

Vos in mea injuria despecti estis.

Dans mon injure, c'est vous qui êtes outragés.

Ainsi, dans ces beaux récits d'un Salluste ou d'un Tite-Live on trouve tant de détails encore vivants aujourd'hui.

De même qu'en songeant à l'origine des Berbères, encore si obscure, ainsi que l'a mis en lumière M. Gsell (1) à l'aide de tous les documents connus, on aime pourtant à relire les pages de Salluste (2) qui permettraient d'attribuer aux Berbères des origines en partie européennes dont on accueillerait si volontiers l'idée après un long séjour auprès d'eux.

Au siècle passé, Faidherbe, Rinn, Masqueray et d'autres, pensaient que les Berbères devaient se rattacher à une race préaryenne, non sémitique, et qu'il fallait demander à la linguistique la solution de ce difficile problème des origines berbères (3).

Or, au début de ce siècle, le docteur Bertholon (4) a consacré à ce problème un important ouvrage. On retiendra seulement ici que son auteur a pu recueillir un grand nombre de mots berbères ayant, à son avis, une parenté hellénique. Cette enquête ne portait sur aucun des dialectes berbères marocains, encore à peu près inconnus à cette époque. En lisant ce travail, armé de la connaissance du

(1) GSELL, *Hist. anc. de l'Afr. du Nord.*

(2) SALLUSTE, *Guerre de Jugurtha.*

(3) RINN, *Essai sur les origines berbères. Rev. Afr.*, 1881.

(4) BERTHOLON, *les Premiers Colons de souche européenne dans l'Afrique du Nord.* Leroux, Paris.

dialecte chleuh, on est étonné du grand nombre de mots chleuh qui auraient pu sembler au docteur Bertholon dignes de renforcer sa collection. On sait d'ailleurs combien il faut être prudent sur ce terrain de l'étymologie. Pour y avoir manqué, le docteur Bertholon a été assez malmené par la critique (1). M. Schuchardt l'a même traité sans douceur de « sauvage aventurier sur le terrain de la linguistique » (Vienne, 1918). Pour ne pas risquer pareille aventure, on se borne à verser la constatation qu'on a faite au dossier des origines berbères, en laissant à de plus compétents le soin de la vérifier ou de la négliger.

Le territoire espagnol d'Ifni. — Les Ait Bamrane ont la plus grande partie de leur territoire dans la zone concédée à l'Espagne par le traité de Tetouan.

« ... S. M. Marocaine s'engage à concéder à perpétuité à S. M. Catholique, sur la côte de l'Océan, près de Santa Cruz de Mar Pequana, le territoire suffisant pour un établissement de pêcherie, comme celui que l'Espagne y possédait autrefois. »

Ce traité de 1860 a été interprété : 1° vers 1880, dans des conversations entre l'Espagne et le Maroc pour identifier S. Cruz ; 2° en 1912, à Algésiras, pour fixer l'étendue du territoire ainsi concédé.

S. Cruz a été identifié à Ifni. Cependant, les travaux de M. Michaux-Bellaire, en 1911, ont montré, à l'aide d'anciennes cartes, que S. Cruz de Mar Pequana était au Sud de l'Oued Dra.

Puis les limites du territoire concédé à l'Espagne ont été ainsi fixées : à l'Ouest, l'Océan ; au Nord, l'Oued bou Sedrat ; au Sud, l'Oued Noun. Entre les deux, une zone de 25 kilomètres de profondeur.

(1) R. BASSET, Rapport sur les études berbères. *Rev. Afr.*, 1908 ; SCHUCHARDT, *Die romanischen Lehnwörter im Berberischen*, 1918, Wien.

La frontière ainsi déterminée chevauche à travers plaine et montagne et limites de tribus. Elle n'a d'ailleurs jamais été délimitée sur le terrain, puisque le pays est toujours dissident.

Les Ait Bamrane savent fort bien qu'une partie de leur pays a été concédée à l'Espagne, et que nous n'avons pas le droit d'y pénétrer. Il en résulte une situation paradoxale à plus d'un titre. Les Ait Bamrane, tout en peuplant nos chantiers, sont, dans leur pays, les plus fermes soutiens de la dissidence sans avoir à redouter qu'on vienne les y poursuivre.

Exemples : En 1917, la mission allemande Probster se promène pendant un mois aux Ait Bamrane et à l'Oued Noun, bien accueillie par ordre d'El Hiba, qu'elle excite à lutter contre nous en lui promettant des renforts. En réponse à cette provocation, une manifestation de force maghzen dans l'Anti-Atlas fut jugée nécessaire. Le pacha de Taroudant, Haida ou Mouis, en fut le chef. Parti de Tiznit, il entra sans peine chez les Ahl Sahel. De Tighanimin, où il campait, il lui eût été facile de passer chez les Ait Bamrane, par le col de Tellou, qui l'eût mené dans la plaine d'Isseg par le Had de Bifounra. Mais il y avait la zone espagnole, où ce chemin l'eût mené tout de suite... La sagesse eût été de retourner en arrière, et, par la plaine de Bou Naman, de pénétrer plus à l'Est dans l'Anti-Atlas.

Mais ce mouvement avait une allure de recul qui déplaisait à ce vieux soldat orgueilleux. Aussi alla-t-il s'engager dans les défilés d'Igalfen, où il trouva la mort le 7 janvier 1917, laissant le Sous en situation critique

On en a fait des chansons :

C'est dans l'Oued de Tighanimin
 Que la hache a coupé le tronc.
 Les moineaux n'ont plus peur de rien
 Ils ont mis à mort le faucon.

Asif n Tighanimin agh ibbi lmenchar asatour
Nghan igdad lbaz, our soul ksoudeniat.

Quelques mois plus tard, en avril 1917, c'est le général de Lamothe qui vient dans le Sous avec une colonne pour rétablir notre prestige, un peu affaibli par cet échec.

Il campe à Isseg. Il a mené sa colonne, à travers le Grand-Atlas, le Sous et le Petit-Atlas, jusqu'à 450 kilomètres de Marrakech.

La saison est favorable. Il y a de l'eau et de l'orge dans le pays. Les ravitaillements sont assurés. Le chemin de l'Oued Noun est libre. Pour amener la soumission de tout le pays, il suffit d'un peu de patience : rayonner, manger un peu le pays, causer avec les gens qui, après leur échec de Tizi, se sont repliés, et qui viennent déjà causer avec la colonne.

Deux choses empêchent la réalisation de ce programme : la date 1917 et l'existence de la zone espagnole.

Voilà deux exemples qui montrent combien elle a pu nous causer préjudice, par le seul fait de son existence, sans que les Espagnols y soient pour rien.

Depuis cette époque, les Ait Bamrane sont restés à peu près en sommeil, tout en restant dissidents. Nombreux sont ceux qui vont travailler sur les chantiers de France et du Maroc, y compris ceux de la zone espagnole.

Les problèmes qui se posent actuellement dans cette zone sont d'abord celui de la pacification et de la soumission du pays, qu'il soit résolu seul ou à deux.

Puis la délimitation, qui ne sera pas chose simple dans la partie Est de la zone, entre Ait Boubeker, Ait Khoms, Ait Iazza, Ait Abdallah.

Puis il y aura la question douanière. Puis celle du statut juridique des Musulmans, sujets espagnols répandus dans tout le Maroc.

Pour éviter tant de difficultés, qu'on ne fait qu'effleurer

ici, on est persuadé qu'un arrangement quelconque, sur la base d'un échange entre la France et l'Espagne, est ce qu'on peut souhaiter de mieux à la fois dans l'intérêt de l'un et de l'autre pays.

les Ait Bamrane pour établir un comptoir sans l'assentiment du Sultan. De leur côté, les Espagnols réclamaient sur la côte du Sous le port qui leur avait été cédé en exécution du traité de Tetouan. Il était urgent de faire reconnaître son autorité dans le Sous. »

On va donner les récits de deux témoins relatifs à ces expéditions : l'un, Moulai Aomar, qui vit encore aujourd'hui à Ouijjane, dans sa tribu des Ida ou Bakil, a un peu moins de cent dix ans. L'autre, Ahmed Asouab, un peu plus jeune, est mort récemment.

RÉCIT DE MOULAI AOMAR D'OUIJJANE

Moulai Aomar (1), familier du chérif de Tazeroualt, Sidi Lhoussine ou Hachem, fut envoyé par lui à plusieurs reprises, comme messenger près du Sultan. Il n'est donc pas sans intérêt de recueillir de sa bouche les souvenirs qu'il en a gardés. Nous savons si peu de chose sur ces temps récents, beaucoup moins que sur les grandes périodes des Almoravides, des Almohades, des Saadiens, par exemple.

Première harka de Moulai El Hassen dans le Sous, comme Khalifa de son père, le sultan Sidi Mohammed (1380-1864).

C'est l'année qu'eut lieu, à Marrakech, à Jama Ifna, une explosion de poudre qui fit de nombreuses victimes, comme celle qui éclata plus tard au moussem de Tazeroualt. Toutes deux ont vivement frappé les gens. Avant la catastrophe, la place s'appelait Jama rbah, place du Gain, place du Commerce. Depuis elle s'est appelée place de la Destruction, place du Néant.

(1) Sur Moulai Aomar, voir *Hespéris* 3 tr. 25 et 4 tr. 26. Notes sur l'histoire du Sous, parues et en cours de publication.

Moulai El Hassen vint dans le Sous avec les contingents du Haouz et des Haha. Il avait avec lui un des fils du caïd Aomar l'Abdi, Brahim Dlimi, un des principaux chefs des Chtouka, servait de guide à la mehalla maghzen. Les chefs des Chtouka, en ce temps-là, étaient: Brahim Dlimi, Taleb Mohammed Garani, Ould ben Said, des Ait Belfa d'Acheghouriden; El Haj Mohammed Ouirgi, des Ait Ouadrim.

En ce temps-là, dans le Haouz, les Haha et les Mtouga étaient rivaux comme plus tard les grands caïds.

Brahim Dlimi, guide de la mehalla, était l'ami des Mtougga, ennemis des Haha. Il disait un jour à Abdallah ou Bihi (1), chef des Haha, en se moquant de lui, jouant sur son nom et faisant allusion à son sang noir :

Mia bla kii ad zenzegh, a Abdallah! Haouaoui.
J'en vendrai cent comme toi, joyeux Abdallah.

La mehalla maghzen campa à Assersif, chez les Chtouka Ait Milk.

De là, on envoya un messenger à Sidi Lhaoussine ou Hachem. Ce messenger fut le caïd Brahim Dlimi.

« Es-tu un enfant, lui dit le chérif, de précéder *celui-là* ? (i ghouanna, c'est-à-dire Moulai Lhassen), ou est-ce lui qui est un enfant de te suivre ?

Je ne veux pas que les femmes chleuh chantent sur moi en faisant tourner leurs moulins.

Si vous l'emportez sur moi, je m'enfuirai jusqu'à Tindouf, j'y garderai les troupeaux.

Si je l'emporte sur vous, c'est toi qui iras paître en Doukkala, et j'emporterai chez nous les portes de vos maisons. »

Telle fut la fière réponse du chérif à l'envoyé du sultan.

La mehalla maghzen ne dépassa pas Assersif. Cependant Si Ahmed l'Abdi franchit la rivière avec ses cavaliers et

(1) V. *Hespéris*, Les Haha et les gens du Sous, 1928.

vint camper au Mers de Khenabib (Ahl Mader), car beaucoup de gens de cette fraction habitaient chez les Abda.

Alors, il y eut des timitarin (coups de fusil signaux) dans toute la montagne, qui fut illuminée par des feux depuis Sidi bou Abdelli (Ait Briim), jusqu'à Oujjane. Le jour même, on fut prévenu à Tamanart (Id Brahim, au Sud de l'Anti-Atlas). Et les gens venaient en files se rassembler à l'appel de Sidi Lhaoussine ou Hachem, amghar n Iguizoulen, chef des Guezoula.

L'azaghar de Tiznit était plein de gens. Les cavaliers de l'Abdi s'étonnaient de voir ces Chleuh, avec leurs petits selham rayés, courts, le capuchon serré autour de la tête par une cordelette et pour ceintures des entraves de chevaux.

Il y eut une entrevue entre le chérif et l'Abdi.

« Que dit-il » ? dit le chérif Sidi Lhaoussine à son interprète, car il ne parlait pas arabe.

« Il dit que tu donnes une petite hedia (offrande d'hommage). »

« Par Dieu, je ne donnerai pas : « qaq. » Les Ida Oultit ne paient pas. Ils ont été affranchis par les rois et par leurs saints. »

L'Abdi repassa la rivière. On envoya bien quelques nègres et négresses en hedia au maghzen. Puis on apprit la nouvelle du baroud à Jama l Fna. Et la mehalla s'en fut.

Dix ans plus tard, Moulai Lhassen, toujours khalifa, se disposait de nouveau à passer dans le Sous. Il se trouvait chez les Haha, à Bou Riki, quand on apprit la mort du sultan Sidi Mohammed (1380-1864). Moulai Lhassen, proclamé sultan, rentra à Marrakech.

(Foucauld, page 345, parle de cette harka du khalifa Moulai Lhassen dans le Sous et des sommations réciproques que lui et le chérif se seraient adressées.)

*Deuxième harka du sultan Moulai Lhassen dans le Sous
(1299-1882).*

L'année 1299 (1882) fut une année de grande misère.

Suivant le vieil adage maghzen :

« Quand les sacs sont vides, ils ne tiennent pas debout. »

Les gens mouraient comme des mouches. Moment favorable à une expédition.

Le sultan vint par la route des Haha. Brahim Dlimi était encore son guide. Le sultan lui avait dit : « Montre-nous par quelle porte entrer. Tu connais les gens. »

« Amoud gh dari, iderfan gh darek. »

Le grain est dans ma main, les sillons dans la tienne. »

(Dis-moi à qui il convient de donner de l'argent.)

Moulai Omar était venu à Tamrart à la rencontre de la harka.

Le chérif Sidi Lhaoussine ou Hachem s'était enfui chez les Ida ou Semlal. Moulai Omar était dans la tente du Dlimi.

« Pourquoi, disait Moulai Lhassen à Ou Dlimi, pourquoi s'est-il enfui ? »

C'est qu'il a peur. Ne dit-on pas dans le Nozha de l'Oufrani, en parlant de son ancêtre Bou Dmi'a :

Ar kerroun asklou, ar kerroun tafoukt.

Ils louent l'ombre et le soleil,

c'est-à-dire qu'ils étaient réputés pour les mauvais traitements qu'ils faisaient subir à leurs prisonniers. On les exposait au grand froid, si bien qu'ils payaient leurs gardiens pour être mis au soleil. Puis quand ils étaient brûlés par le soleil, ils payaient de nouveau pour être remis à l'ombre.

« Il y a chez moi, dit le Dlimi au sultan, un chérif d'Ouijane. » — « Qu'il vienne. » — « N'am à Sidi » (Oui, mon Seigneur.)

Les mokhaznis arrivent dans la tente où j'étais.

« Où est Moulai Omar l'Ouijjani ? »

Je n'avais plus un souffle.

Sidna était seul. Et combien grand son étrier (sa puissance).

Et Ou Dlimi à genoux devant lui. Je tremble encore en y pensant.

« Allah ibarek fi amer Sidi » (Que Dieu bénisse les jours de mon Seigneur). Et les trois révérences.

Le sultan me fit approcher avec bienveillance.

« Labas, labas. Pourquoi ton oncle (Sidi Lhaoussine) s'est-il enfui ? »

« Il a peur de la soumission. »

« Tu peux aller lui dire de rentrer dans sa maison. Avec l'aman de Dieu. Il n'a rien à craindre. Je ne veux que la soumission des gens du pays pour les préserver des Chrétiens. »

« Ma bête est fatiguée. » — « Qu'on lui donne une mule. »

Il me dit : « Iak (dis-moi), tu ne voudrais pas que ce gamin ('azzan) de Moulai Lhassen me fit ce que Alla a fait à Bou Mehdi ? (Allusion à une longue histoire de trahison racontée ailleurs.)

Je lui dis : « Il faut patienter. Qui ne risque rien n'a rien. Celui qui ne bâtit pas la paix sur son propre dos et avec son bien n'aura jamais la paix. »

Enfin, Sidi Lhaoussine me donna une lettre pour le sultan, promettant d'envoyer son fils Sidi Mohammed.

Je portai la lettre à Taroudant, où était la mehalla.

Le sultan en baisa le cachet et se réjouit.

Puis la mehalla marcha vers le Sud, par Biougra, Tabouhagnait, chez les Chtouka, par Aghbalou de Massa, Smaissa, Adouar n Sidi Ali, Bou Mia (près de Tiznit), enfin Amzaourou d'Aglou.

Du campement d'Aghbalou, le sultan avait traversé la rivière

pour aller en ziara à Sidi Ouassai, puis était revenu à son camp. Ensuite, levant le camp pour aller à Tiznit, il avait franchi de nouveau l'Oued Massa entre Tasila et Jouaber, pour aller camper à Adouar n Sidi Ali.

Les tribus faisaient la haie sur son passage. Les Ida ou Bakil étaient très nombreux. J'étais avec eux, accompagnant le caïd Moussa d'Ouijjane. Quand Ben Yaich (le caïd Mechouar), au passage du sultan, leur dit de faire la bi'a, ils ne savaient pas la formule et firent l'invocation au Prophète :

Ou Allah msalla alik, a rasoul Allah.

La prière sur toi, ô prophète de Dieu.

A Bou Mia, les Ida ou Bakil m'envoyèrent pour porter la mouna au sultan. Ils avaient rassemblé 80 ghraras (environ 100 quintaux) d'orge, 40 moutons, 40 jarres de beurre. Je fus introduit par Ben Yaich et Driss ben Lalem.

Les trois révérences. (En faisant ce récit, Moulai Omar ne fait grâce d'aucune des trois invocations, gravement, avec l'intonation rituelle.)

« Les saints du pays souhaitent la bienvenue à Sidna, les vivants et les morts. »

Le sultan répond doucement : « Que Dieu vous le rende. Mais, vous, les Ida ou Bakil, vous n'avez pas suivi la tradition en apportant la mouna. Car vous êtes tribu Guich et je ne vous demande que la harka. »

A Tiznit, on campa trois nuits.

A Aglou (Amzaourou), j'ai encore parlé avec le sultan. La mer était mauvaise. Le vent soufflait en tempête et arrachait les tentes. J'étais venu avec le marabout de Taddert, Sidi Mohammed ou Ahmed.

« Vous, les Filala, dit le vieux marabout au sultan, vous trahissez les gens. Si le sultan Sidi Mohammed n'avait pas vu des gages (él'arboun) et craint l'anathème, il aurait pris par trahison Sidi Mohammed n ait Lhassen (le père de Si Taieb Goundafi), quand il est venu se soumettre avec les

tolba de Timglicht et de nombreux Ida ou Semlal parmi eux. »

« Non, dit le sultan. Nous ne trahissons pas la parole donnée. »

Pourquoi les gens de ce pays ne veulent-ils pas se soumettre ? »

« Les gens de ce pays sont durs. Leurs saints ne veulent pas qu'on les opprime. »

« N'y a-t-il pas aussi des saints dans tous les pays que j'ai soumis, jusqu'à la limite du pays des chrétiens ? Vos saints sont-ils plus forts qu'eux ? »

« Ils sont plus forts qu'eux (Ouggernten). »

Et là-dessus, l'histoire du Juif de Taza et de Sidi Said Akerramou le Semlali (rapportée ailleurs).

Quand le vieux marabout de Taddert eut terminé cette histoire, le sultan lui dit :

« Tout ce que tu viens de dire est vrai et mentionné dans nos livres. »

Puis il prit de la poussière de la terre du pays, et en répandit un peu sur sa tête en disant :

« Je suis, moi aussi, soumis aux saints du pays. »

Enfin, je suis revenu encore une autre fois chez le sultan; Sidi Lhaoussine ou Hachem m'avait chargé de lui remettre une lettre qu'il avait reçue des Espagnols, au sujet du port qu'ils voulaient ouvrir à l'oued Noun, à Asaka.

« Nous partagerons par moitié, disaient-ils à Sidi Lhaoussine, les produits du port. Nous t'enverrons cent charges d'avance de toutes sortes de marchandises. Au besoin, nous t'enverrons des soldats et des armes pour maintenir le pays en ordre. »

Quand le sultan eut lu cette lettre, il rassembla les caids pour la leur lire et il loua beaucoup Sidi Lhaoussine.

Cette année-là, Moulai Lhassen n'alla pas plus loin. Il retourna vers le Gharb. Il avait donné l'ordre de construire la muraille de Tiznit.

*Troisième et dernière harka du sultan Moulai Lhassen
dans le Sous (1303-1886).*

Cette fois, Sidi Lhaoussine n'a pas quitté sa maison du Tazeroualt. Les caids Moussa, Ahmed Abelagh et Addi ou Ahmed vinrent apporter la hedia des Ida ou Bakil à Bou Mia (Tiznit). De là, le sultan alla à Aglou, puis aux Ait Bamrane. La harka des Ida Oultit l'accompagnait, avec Sidi Mohammed ou Lhaoussine. Il y avait aussi les Oulad Jerrar, sous les ordres de Mhamed Jerrari le père du caid Abdesselam. Les haines persistaient dans la harka entre les gens du Sous (Tazeroualt, Ida ou Bakil, Oulad Jerrar).

Si Mohammed ould Mokhtar Jamaï était du parti de Sidi Lhaoussine ou Hachem ; Ba Ahmed soutenait les Bakila. La harka alla jusqu'à Areksis, aux Sbouia, à Goulimim.

Au retour, elle campa à Bou Naman, puis à Bou-Mia, près de Tiznit.

De Tiznit, le jeune Moulai Abd el Aziz, le futur sultan, se rendit au Tazeroualt. Il était accompagné de Sidi Mohammed ou Lhaoussine, de Ould Mokhtar Jamaï, du chérif Moulai Mohammed el Mrani. Le jeune prince fit debiha à Sidi Ahmed ou Moussa, et de là, se rendit à Iligh, où il échangea des cadeaux avec Sidi Lhaoussine. Il avait fait don au sanctuaire d'un superbe lustre.

Le sultan n'entra pas à Tiznit. Il était irrité parce que le mur d'enceinte était moins vaste qu'il n'avait ordonné à son précédent voyage. Il aurait voulu que ce mur enfermât la source de Dou Targa, les Igourar. On avait mangé l'argent et réduit le mur.

Au retour, le sultan, bien en selle, procéda à des exécutions. A Tiznit, on emprisonna les Ahl Mader, qui avaient pillé le douar Afensou de Massa.

Puis, en traversant les Chtouka, on usa de représailles